

Arrivé à la cité Rébeval, il entra chez lui comme la veille ; il en ressortit après avoir bourré de billets de banque son portefeuille, et il prit le chemin de la gare Saint-Lazare.

En descendant de voiture il aperçut Mignolet sur le seuil d'une boutique de marchand de vin.

Le punch au cognac flambait.

Les deux compères, installés en face l'un de l'autre, vidèrent rapidement le premier bol et en commandèrent un second, qui les occupa jusqu'au moment où ils montèrent dans le train qui devait les conduire au Havre.

.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis les événements que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

René Moulin, Etienne Lorient et le policier Théfer s'épuisaient en démarches vaines, les uns pour retrouver Berthe et Jean-Jeudi, l'autre pour découvrir la piste de ce même Jean-Jeudi et pour savoir ce qu'était devenu René Moulin.

Le mécanicien et le docteur arrivaient à la période du découragement absolu.

Aucune trace de Berthe, non plus que du voleur émérite.

Etienne partageait son temps entre ses devoirs professionnels et ses recherches, non moins infatigables qu'infructueuses.

Chaque matin il allait à l'hospice de Charenton où l'appelait son service, visitait rapidement ses malades de Paris et se mettait en quête.

La fatigue l'écrasait. Il ne mangeait presque plus, ne dormait qu'à peine et changeait à vue d'œil mais, craignant d'affaiblir l'énergie de René Moulin, il ne lui montrait point toute l'étendue de son désespoir et de son épouvante.

L'enquête confiée aux agents de la préfecture n'avancé pas.

Pierre Lorient venait chaque jour aux renseignements et s'en allait l'oreille basse.

L'honnête cocher prenait la chose fort à cœur, non pour lui, mais pour son neveu qu'il voyait cruellement souffrir, et pour Berthe, qu'il se reprochait d'avoir injustement accusée.

L'affaire du fiacre numéro 13 semblait entrer dans la catégorie de celles qui ne sont jamais éclaircies.

Théfer, ayant lancé ses hommes dans de fausses directions, était parfaitement sûr que la lumière ne jaillirait point de leurs rapports, qu'il avait soin d'ailleurs de lire attentivement avant de les joindre aux siens.

Ce misérable agissait de son côté avec beaucoup d'astuce.

De son enquête personnelle aux environs de Montreuil et de Bagnolet résultait pour lui la preuve que le passage de la voiture conduisant Berthe au plateau de la Capsulerie n'avait attiré l'attention de personne.

Une seule chose le préoccupait : l'impossibilité absolue de mettre la main sur Jean-Jeudi.

Muni du signalement qui lui avait été donné à Sainte-Pélagie, il avait exploré à plusieurs reprises tous les établissements mal famés de Paris, tripots clandestins, bals de barrières, repaires et bouges.

Nulle trace du voleur émérite, si reconnaissable pourtant, non plus que de René Moulin.

Cette double évaporation l'inquiétait, nous le répétons.

Il se demandait si par hasard elle ne cachait pas un piège, une embuscade...

Une seconde fois, et sous un déguisement nouveau, il était allé place Royale où Mme Biju lui avait positivement affirmé que l'absence de son locataire se prolongeait.

Naturellement il tenait au courant de toutes ces choses le duc de la Tour-Vaudieu et mistress Dick Thorn.

Les deux complices commençaient à se rassurer, et l'imminence du péril diminuait à leurs yeux.

Un détail cependant inquiétait le sénateur.

Il s'en ouvrit à Théfer.

—Ne vous étonnez-vous pas, lui dit-il, du profond silence qui se fait autour de la disparition de Berthe Leroyer ?

—Je m'en suis étonné d'abord, répliqua le policier, et j'ai voulu savoir à quoi l'attribuer.

—Vous êtes allé aux renseignements ?

—Oui... Déguisé en commissionnaire, et tenant une lettre à la main, je me suis rendu au numéro 19 de la rue Notre-Dame-des-Champs où j'ai demandé à la concierge Mlle Berthe Monestier (c'est le nom sous lequel on la connaissait dans la maison)...

—Et on vous a répondu ?

—Simplement que Mlle Berthe était à la campagne.

—A la campagne ! répéta Georges. Cela ne vous paraît point suspect ?

—Pourquoi suspect ? Sans doute cette fille avait témoigné l'intention d'aller hors Paris trouver René Moulin, et la portière suppose qu'elle a réalisé ce projet.

L'explication était plausible et parfaitement acceptable.

Le sénateur respira plus librement.

Théfer reprit :

—De ce côté-là rien à craindre ; mais je ne dormirai tout à fait tranquille que quand j'aurai découvert le moyen d'arracher à Jean-Jeudi les papiers qu'il possède et de le rendre muet.

—Serez-vous sûr de son silence ?

—Oh ! absolument sûr... les morts ne parlent pas.

Georges de la Tour-Vaudieu comprit et devint un peu pâle.

—Encore du sang... balbutia-t-il.

Le policier, haussant fort irrévérencieusement les épaules répliqua :

—Monsieur le duc, dans la voie où nous sommes il faut marcher toujours. On est compromis si l'on hésite, et perdu si l'on recule !...

.

Etienne Lorient, nous l'avons dit plus haut, partageait son temps entre ses devoirs professionnels et les recherches inutiles auxquelles il aurait voulu consacrer toutes ses journées ; mais il ne pouvait le faire à moins de briser sa position, et c'est pour Berthe, et rien que pour elle, qu'il tenait à la conserver.

Un matin il arriva à l'hospice de Charenton dans une disposition d'esprit encore plus noire que de coutume, ce qui ne l'empêcha point de faire sa visite posément, consciencieusement, discutant avec l'interne attaché à son service.

Il arriva dans la cellule d'Esther Derieux.

Depuis son entrée à l'asile la pauvre femme avait changé beaucoup, au physique du moins, car sa situation morale ne se modifiait guère.

Son visage s'était amaigri, ses tempes se creusaient. Un large cercle de bistre estompait les contours de ses paupières.

Esther, habituée à voir Etienne qui lui parlait doucement et se montrait bon pour elle, l'accueillait chaque matin avec un vague sourire.

Ses lèvres, ce jour-là, demeurèrent immobiles ; elle ne parut point voir le docteur.

—A-t-elle eu une crise ? demanda ce dernier à l'interne.

—Non, maître... répondit le jeune homme. Depuis l'après-midi d'hier, elle est ainsi... L'appétit diminue... Ne trouvez-vous pas qu'elle dépérit visiblement ?...

—Cela doit être... fit Etienne ; les médicaments par lesquels je la prépare à l'opération amènent à leur suite une grande fatigue et, par conséquent, une grande faiblesse.

—Cette opération, maître, la ferez-vous bientôt ?...

—Je ne pourrai le dire qu'après la levée de l'appareil posé sur la boîte osseuse et qui doit rester en place quelques jours encore... Mais ce visage sombre et ce regard atone m'inquiètent... J'ai peur...

Etienne s'interrompit.

—Peur qu'une maladie ne vienne renverser vos plans et déjouer vos calculs, n'est-ce pas ? acheva l'interne.

—Oui... Il faut faire sortir cette pauvre femme de sa cellule... la conduire au jardin... mettre des fleurs à sa disposition... enfin, autant que possible, la distraire... Je vous la recommande spécialement...

—Maître, soyez tranquille... Vos instructions seront suivies et je ne négligerai rien pour vous satisfaire.

—J'y compte et je vous remercie... Il y a ici plus encore qu'une question d'humanité pure... les intérêts de la science sont en jeu.

XV

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Esthe ne faisait pas un mouvement.

Assise sur le bord du lit elle restait inerte, et le regard de ses prunelles bleues se perdait dans le vide...

Etienne prit la main de la folle.

Elle tourna vers lui ses yeux et parut pour la première fois s'apercevoir de sa présence.

—Vous souffrez ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

Esther secoua la tête en retirant sa main.

—Désirez-vous quelque chose ?... poursuivit le cune médecin.

La folle fit un signe affirmatif.

—Dites-moi ce que vous désirez.

—Du soleil et des fleurs... murmura la pauvre femme.

—Vous avez du soleil, et, dans un instant, on vous mènera cueillir des fleurs...

Une lueur s'alluma sous les paupières de la folle, tandis que ses lèvres murmuraient :

—A Brunoy ?...

—Oui...

—Je ne veux pas...

Au nom de Brunoy, Etienne avait tressailli.

Ce nom lui remettait en mémoire une phrase prononcée chez lui par René Moulin au sujet des mystérieux adversaires qu'il combattait. *Ce sont les meurtriers du médecin de Brunoy, j'en suis sûr...* avait dit le mécanicien.

Le neveu de Pierre Lorient se souvenait en outre qu'Esther répétait souvent ce nom dans les premiers temps de son séjour à l'hospice.

—Voilà une coïncidence au moins étrange ! se dit-il. La séquestration de cette femme aurait-elle le même motif que la disparition de Berthe ?... Les ennemis de l'une seraient-ils les ennemis de l'autre ? Est-ce ici que je dois comprendre ce que Berthe et René m'ont expliqué qu'à demi ?... Est-ce enfin à moi qu'il est réservé de faire jaillir la lumière qui doit les éclairer ?

Ces réflexions se formulèrent dans l'esprit d'Etienne en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les écrire.

Il prit de nouveau la main d'Esther.

Elle voulut se soustraire à ce contact ; mais il la dompta par la fixité de son regard et, toute frémissante, elle baissa la tête.

—Vous ne voulez pas venir à Brunoy ? lui demanda le médecin d'une voix basse.

—Non.

—Il le faut, cependant.

Esther se mit à trembler et balbutia, en détournant la tête pour se soustraire aux regards du docteur :

—Je n'irai pas... ils me tueront... J'ai peur...

Le tremblement de la folle redoublait. Ses mouvements brusques et nerveux semblaient annoncer une crise imminente.

Etienne avait peine à la maintenir.

—Je vous ordonne d'être calme ! reprit-il... Je vous ordonne de me répondre !... De quoi avez-vous peur ?...

Silence d'Esther.

—Qui craignez-vous de rencontrer à Brunoy ?

Qui songerait à vous tuer ?

Même silence.

—Qui craignez-vous de rencontrer à Brunoy ?

La folle se dégagea brusquement, avec une violence irrésistible, et se jeta dans la ruelle de son lit en cachant son visage entre ses deux mains, en poussant des cris inarticulés, en bégayant des mots entrecoupés dont il était impossible de deviner le sens.

Peu à peu elle se calma et reprit sur sa couchette sa première position.

Ses mains se disjointèrent, laissant voir son visage pâle à demi rasséné, puis, très bas, mais néanmoins d'une voix distincte, elle murmura, comme si deux tableaux bien différents frappaient en même temps ses regards :

—Là-bas... la nuit... le sang et la mort... Ici les flots couleur d'azur, le beau soleil, les fleurs et l'harmonie...